

## DERNIER MÉTRO

*Toute Femme*, de Peter Karpáti, se consume d'empathie.

LYNE CREVIER



L'annonce faite à Emma n'est pas des plus joyeuses. Sa mort est imminente. Le compte à rebours est enclenché. Les choses de la vie, des plus infimes aux plus fondamentales, sont à régler sur l'heure. Démarre alors sur les chapeaux de roues la folle agonie de cette battante, chef d'une famille monoparentale, dont le souci premier est de s'assurer que les siens seront à l'abri du besoin.

Traduite en plusieurs langues, la pièce *Toute Femme*, de Peter Karpáti, a été créée à Budapest en 1993, dans un contexte socio-critique exigeant un grand remaniement, au lendemain du changement de régime après la chute du mur de Berlin. Or, Paul Lefebvre signe la toute première traduction française dans une mise en scène de Martine Beaulne.

*Toute Femme* recèle un bric-à-brac sémantique et une scénographie encombrée dont l'amoncellement d'objets hétéroclites, faisant office d'escaliers bisornus, délimite une station du métro de Budapest. Alors qu'éclairage et projections effectuent de rapides changements de lieu.

La distribution réunit dix comédiens, notamment Monique Miller (la fougue incarnée), Jean Mabeux (diablenent efficace), Normand Lévesque (inoubliable numéro d'opérette), la jeune Catherine Larvie (à surveiller) et Annick Bergeron (d'une indéfectible vivacité) dans le rôle principal.

Karpáti s'est inspiré d'une fable hollandaise médiévale, *Toot hoosne*, dont le protagoniste croise notamment la Mort, qui lui intime l'ordre de rendre des comptes, avant de passer de vie à trépas.

En général, oser le thème de la Faucheuse peut être dangereux du point de vue dramaturgique. Cependant, il en va tout autrement ici. L'univers «déconstruits» de Peter Karpáti fait des flammèches. À telle enseigne que l'orni théâtral se garde bien d'adopter un ton sentencieux, malgré une finale octosyllabique venant rompre l'aspect jusque-là plus intelligible du récit.

Par conséquent, cette rhapsodie bluesy s'attarde à un petit monde déterminé coûte que coûte à s'extirper de la mouise. En sortant violons et accordéon tout en s'époumonant comme au cabaret hongrois. ★

À l'Espace Go  
Jusqu'au 12 avril